

LES DEUX GOSSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

L'interrogatoire recommença tel que l'avait fait le brigadier. Mais le lieutenant avait reçu de plus amples informations durant l'absence de ses hommes ; aussi, voyant que, sous une apparence de bêtise, la vilaine créature cachait une grande adresse, il lui dit tout à coup :

— Qu'avez-vous fait de l'enfant que vous aviez avec vous en arrivant à Moulins-Lille ?

— Vous voulez parler de mon neveu Claudinet ? Ce misérable, malgré son jeune âge, était déjà un vrai vaurien. Hier, il m'a abandonnée, malgré toutes les peines que je me suis données pour l'instruire et l'élever.

— Avez-vous une pièce quelconque prouvant que c'était bien votre neveu ?

La mégère, tirant un portefeuille crasseux de son sein, y prit un papier jauni. C'était l'acte de naissance de Claudinet.

Le brave officier avait une preuve : elle était péremptoire. Mais les instructions de Lille étant formelles, il reprit :

— C'est bien. On va mettre momentanément votre cheval et votre voiture en fourrière. Mon brigadier va vous accompagner en chemin de fer jusqu'à Lille, où vous vous débrouillerez avec la police.

Le lieutenant prévint le commissaire central de la police de Lille. A l'arrivée du train de Roubaix, deux agents reçurent Zéphyrine des mains du brigadier qui retourna à Roubaix par le chemin de fer à voie étroite.

OU COMMENCE LE CHATIMENT

Silverstein avait fait une faillite colossale : il fut même prouvé qu'elle était frauduleuse au premier chef, mais les rigueurs de la justice, malheureusement, atteignent plus souvent le pauvre père de famille obligé, devant Dieu et sa conscience, de voler un pain pour nourrir ses enfants, lorsqu'il a fait tout ce que l'on peut faire humainement pour obtenir du travail, qu'elles ne touchent ces rebuts de l'humanité, banquiers ou autres, édifiant leur fortune au détriment des petits et trop souvent des pauvres. Nous disons *des pauvres* : car pauvres ne signifie pas absolument mendiants.

Paul Vernier à qui de fortes sommes étaient dues encore, se trouva dans une situation des plus difficiles. Sa femme, la coquette Mariana, avait fait des dépenses hors de toutes proportions, puisqu'elle comptait sur cet argent du banquier.

Pour comble de malheur, quand Paul lui apprit la déconfiture de Silverstein, elle fut prise d'un tel accès de colère, qu'une congestion cérébrale se déclara.

Paul, incapable de la faire soigner chez lui, fut forcé de la conduire à l'hôpital. Là, les médecins, malgré toute leur science, tout leur dévouement, ne purent enrayer le mal. Des jours et des nuits, elle se débattit en proie à un délire épouvantable, pendant lequel tous ses crimes prenaient corps à ses yeux. Ses épouvantements se traduisaient par des cris horribles. Elle semblait repousser obstinément un être imaginaire :

— Non, non ! criait-elle éperdue. Va-t'en !... Ce n'est pas moi qui t'ai vendu !... Pourquoi me poursuis-tu ? — Ah ! ta mère pleure maintenant !... Je me suis vengée !... Pourquoi était-elle bonne et pourquoi était-elle plus belle que moi ?... Non, non ! laisse-moi !... Va-t'en !...

C'était des crises de désespoir sans nom, auxquelles les médecins et les élèves internes ne comprenaient rien.

Le délire ne cessa qu'avec la vie. Le prêtre, appelé au chevet de la mourante, ne put rien : il fut terrifié par ce qu'il entendit, et comprit que l'esprit du mal livrait son dernier assaut. Afin de calmer, autant que c'était possible, les affres suprêmes de cette terrible agonie, il donna l'extrême-onction à la moribonde, qui parut moins torturée : car Dieu a des trésors infinis même pour les plus grands malfaiteurs et, dit le Père Casteleyn, savant Jésuite belge, on ne peut, sous aucun prétexte, menacer qui que ce soit de l'enfer, la religion du Christ étant toute d'amour, et les Evangiles ne mentionnant que très peu les châtements éternels — saint Jean ne les nommant pas une seule fois

BOVRIL



EST UN EXTRAIT
DE BŒUF...

Préparez-le en y ajoutant
une cuillerée à thé dans
une tasse d'eau chaude.

BOVRIL...

Donne la force, conserve
la santé et est digéré par
tous les malades, tandis
que les autres remèdes ne
le sont pas.

BOVRIL, Limited

LONDRES, Ang.

25 & 27, rue St-Pierre, Montréal.

dans son sublime Evangile. — La parole de Notre Seigneur : " Il y aura beaucoup d'appelés mais peu d'élus", ne peut absolument pas être comprise comme elle l'a été trop longtemps, et l'amour rendra les hommes plus dévoués à la pratique des divins préceptes, que des menaces faites inconsidérément et sans qu'on soit justifié de les faire.

M. et Mme de Saint-Hyrieix apprirent à la fois la maladie et la mort de leur cousine : Carmen ne connut donc jamais les noires trahisons de sa cousine. Seuls avec Paul, ils suivirent le convoi des pauvres, Paul, dans sa fierté, ne leur ayant rien révélé de sa nouvelle condition.

C'est en vain, quand ils connurent son désastre, qu'ils lui offrirent de l'aider ; car ils étaient très bons, malgré tous leurs travers. Paul refusa, disant qu'il travaillerait. Il vendit son hôtel, son superbe mobilier ; quand il eut tout payé, il lui resta quelques centaines de francs pour lui permettre d'attendre de l'ouvrage.

La Limace, convaincu de vol et de meurtre à Lyon, fut jugé et condamné à mort. Son exécution eut lieu sur la place Bellecour. Il eut le bonheur de se confesser avant d'être guillotiné.

Le dossier de ce malfaiteur révéla le fait de sa participation aux actes de piraterie sur les côtes de Bretagne, et, spécialement, lors du naufrage du navire ramenant M. et Mme de Saint-Hyrieix en France quelques années auparavant. Carmen se rappela, en lisant ces détails le farouche braconnier de Kerlor.

Georges, au Mexique, grâce au système d'association qu'il avait inauguré dans sa mine, fut bientôt à la tête d'un capital colossal. Il opérait tous ses versements dans les banques les plus sûres du pays, les convertissant aussitôt en chèques sur la Banque de France, où il s'était fait ouvrir un compte-courant.

Souvent Hélène se plaignait à lui du silence obstiné de Carmen. Georges trouvait toujours une bonne raison à donner, mais bientôt lui aussi se sentit envahi par toute sorte de pressentiments.

Ils écrivirent donc, après quelques mois d'attente. Aucune réponse ne leur parvint. Entraîné par son travail, Georges demeura plusieurs mois encore sans écrire de nouveau, et plus d'un an s'était écoulé sans qu'il eût reçu la moindre nouvelle de sa sœur.

Devant les larmes de sa chère Hélène, il se décida enfin à envoyer un télégramme à Carmen : mais l'homme de confiance qu'il envoya dut nécessairement mettre le temps voulu au trajet de la mine jusqu'à la Vera-Cruz, c'est-à-dire près de trois semaines.

Deux mois et demi après ce télégramme Georges reçut enfin une lettre de sa sœur : cette lettre ne disait pas grand-chose, et dans tous les cas, fort peu de Fanfan.

Hélène en fut plus alarmée que si Carmen eût annoncé une mauvaise nouvelle.

— Mais enfin, ma chérie, lui dit Georges, je ne vois pas qu'il y ait lieu de te désespérer ainsi. Sans doute, Carmen ne dit presque rien de Fanfan : c'est donc qu'il va bien, que tout est régulier.

— Il me semble que, comme je l'avais fait pour toi, mon bon Georges, Carmen eût pu lui conduire la main et nous envoyer ne fut-ce que son nom écrit par lui !

— Oui, toi, tu es sa mère : tu pensais à tous ces détails. Mais tu ne peux exiger que sa tante ait les mêmes prévenances.

— Enfin, j'ai peur !... Un cœur de mère, vois-tu, mon bien aimé, ne peut guère se tromper.